

d'un orgue puissant, les divers sons d'où résulte l'harmonie. Doué aussi d'une sorte de seconde vue, de cette intuition des choses qui rend les objets présents à sa pensée, le poète trouverait-il difficile de faire vibrer les cordes si variées du cœur humain, et d'entonner sur sa lyre les chants de l'admiration la plus vraie, de la reconnaissance la plus vive, tout ce que son imagination lui fait voir de plus brillant, les sublimes élans de son cœur et de sa pensée ?

Mais en parlant du poète, je tarde peut-être trop de vous parler du concours lui-même. La Faculté n'a pas à regretter d'avoir proposé à l'émulation de nos jeunes poètes *les martyrs de la foi en Canada*. Quelques travaux, il est vrai, par un mélange de beautés et de défauts, n'ont pas paru au jury mériter une distinction. Ces ouvrages cependant ne sont pas sans mérite. Si on y trouve de l'inexpérience dans le plan et dans l'expression, si l'éclat des images et l'inspiration lyrique s'y font trop désirer, ils donnent cependant l'espoir qu'un travail persévérant, une étude patiente et courageuse fera disparaître les imperfections, développera les heureuses qualités qui s'y révèlent, et procurera à la Faculté de nouvelles palmes à distribuer.

Je ne nommerai pas les auteurs de ces travaux ; mais ils me permettront d'enchasser dans ma faible prose quelques unes de leurs strophes qui ont paru au jury toucher de plus près à la perfection du style poétique.

Une de ces pièces a pour épigraphe ces paroles des Actes des Apôtres : *Et eritis mihi testes..... usque ad ultimum terræ*. L'auteur, dans un premier chant, rend hommage à la croix, et constate que les persécutions ont toujours accompagné la semence de l'évangile :

" Partout où l'évangile a porté la lumière,  
" Partout où l'étendard de la croix a passé,  
" Les peuples ont frémi d'une sourde colère,  
" Et pour ceux qui croyaient, l'échafaud s'est dressé."

Quelques bons vers, dans ce chant et dans le suivant, n'ont pas paru racheter la faiblesse générale de l'expression et du style.

Le troisième chant, intitulé *le froid et la faim, ou le Père de Noue*, commence par quelques strophes faciles et heureuses.

Un soir, le vent pleurait comme un glas funéraire,  
La neige sur les champs roulait ses tourbillons,  
Les forêts se plaignaient et tordaient leur crinière,  
Et la lune mourante éteignait ses rayons.

Un vieillard cheminait à travers la campagne ;  
Les raquettes aux pieds, il marchait à grands pas ;  
Convaincu que son Dieu le voit et l'accompagne,  
Il suivait un chemin qu'il ne connaissait pas.

Il allait au hasard, et comme une avalanche  
La neige autour de lui croulait du firmament,  
Et semblait un réseau tissu de laine blanche  
Pour servir de linceul au voyageur errant.

Pas une étoile d'or au front de la nuit sombre,  
Pas une trace humaine indiquait le chemin,  
Sur le désert glacé tout s'effaçait dans l'ombre ;  
Où s'en allait-il donc le pauvre pèlerin ?

Tous ces vers sont harmonieux et coulants ; les métaphores et les images leur donnent de la couleur, et, à part une ou deux expressions qu'un goût sévère pourrait peut-être relever, ils donnent l'idée de ce que pourrait faire le poète, en soutenant cette perfection de goût et d'art. Mais, pourquoi faut-il le voir abaisser son vol dès la strophe suivante et tomber, pour ainsi dire, dans la sixième, pour ne plus se relever qu'à de rares intervalles dans le cours du IV<sup>ème</sup> et du V<sup>ème</sup> chant.

Une autre pièce où se trouve plus d'inexpérience, mais où le goût aime à rencontrer les éléments de la poésie, porte pour épigraphe ces mots du *Génie du Christianisme*. " Mais aussi quels hommes que les Brebœuf, les Lalemant, les Jogues qui réchauffèrent de leur sang les sillons glacés de la Nouvelle-France." Le talent de l'auteur gagnera sans doute par l'exercice et l'étude ; la langue s'affermira sous sa plume et acquerra plus de force, de netteté et de précision ; la pensée même pourra gagner

en justesse. Mais ce que le jury aime à remarquer tout d'abord, c'est déjà le mouvement, l'entrain de la poésie. Quelques strophes du premier chant, que je pourrais multiplier, et que je prends un peu au hasard vous feront juger du mérite de notre jeune poète :

J'ai compté tes cités, j'ai vogué sur tes ondes,  
J'ai surpris les secrets de tes forêts profondes.  
J'ai gravi tes rocs sourcilleux ;  
Tes farouches torrents, tes savannes muettes,  
Je les connais, pays chanté par nos poètes,  
Pays conquis par nos aïeux.

D'un pas aventureux, portant au loin ma course,  
Du noble Saint-Laurent, j'ai dépassé la source  
Et flotté sur les lacs géants ;  
Puis son cours a conduit ma barque vagabonde  
Jusqu'à l'immense Golfe où se mêle son onde  
Aux larges flots des Océans.

Et j'allais, demandant en mes courses lointaines  
Aux clameurs des torrents, comme aux chants des fontaines,  
Aux tempêtes comme aux zéphyrs,  
Quel germe avait produit ce changement immense,  
Et tout m'a répondu : "*La magique semence*  
C'est le sang fécond des martyrs."

Le III<sup>ème</sup> chant où le poète fait une revue rapide de la série complète des Martyrs n'est pas exempt d'une certaine monotonie. Il pourrait cependant nous offrir quelques vers heureux. Mais, j'aime mieux vous citer les premières strophes du chant IV<sup>e</sup> et dernier : le chant du triomphe, l'apothéose des martyrs.

D'esprits éblouissants quel est ce long cortège,  
Passant et secouant leurs vêtements de neige  
Dans l'azur du ciel bleu !  
Comme des séraphins dans leur vol angélique,  
Ils semblent les anneaux d'une chaîne mystique  
Entre le monde et Dieu !

Les célestes gardiens de l'auguste empyrée  
Ont abaissé devant leur phalange sacrée  
Leur glaive étincelant !  
D'ineffables accords les saints parvis résonnent.  
Sur leurs harpes de feu les chœurs divins entonnent  
L'hosanna triomphant !

De nombreux chérubins vont d'une aile légère,  
Répandre sur leurs pas des torrents de lumière,  
De parfums et de fleurs...  
Adieu, tourments affreux, adieu, longues alarmes,  
Hosanna ! c'est le jour où se séchent les larmes,  
Où s'effacent les pleurs !

Et, ravi, j'admire ces splendeurs infinies,  
Lorsqu'une voix couvrit les saintes harmonies  
Du concert éternel :  
Et cette voix disait, roulant de sphère en sphère  
" Ils ont lutté, souffert et pleuré sur la terre,  
Ils triomphent au ciel !"

J'arrive enfin au poème qui a déterminé les suffrages du jury et auquel la Faculté des arts a décerné la médaille d'argent. S'il n'a pas obtenu la palme la plus brillante, l'auteur saura bien la ravir un jour. Déjà nommé honorablement dans ce concours, il monte rapidement au sommet de la perfection. Son talent se fortifie ; et, bientôt, comprenant que le travail et l'étude peuvent seuls donner à la fécondité, quelque peu exubérante encore de sa pensée, des jets moins multipliés, mais plus forts, des détails plutôt choisis que nombreux, il émondera le feuillage trop abondant de sa poésie. Il sait déjà embrasser un sujet dans toutes ses parties, l'agrandir même à son gré, le tracer un cadre vaste et régulier, et le remplir, sinon avec cette perfection et cette sobriété qui sont d'un art consommé, du moins avec cette abondance qui ne laisse plus que l'embaras du choix.

Dans un court prologue le poète annonce heureusement son sujet et les divisions de son sujet. Il me permettra d'en citer quelques strophes qui me dispenseront d'analyser moi-même son ouvrage.